Revue-IRS

Revue Internationale de la Recherche Scientifique
(Revue-IRS)
ISSN: 2958-8413
Vol. 3, No. 2, Mars 2025

This is an open access article under the CC BY-NC-ND license.

L'emprunt linguistique comme reflet des influences culturelles dans la vallée de Draa

ABDELILAH ELBAZINI

Docteur en Sciences du Langage et Communication, Université Ibn Tofail Kénitra, Maroc

Résumé : Inscrite dans une perspective linguistique et ethnographique, cette étude vise à montrer comment le phénomène d'emprunt linguistique lié au contact entre l'arabe dialectal et l'amazigh (à travers sa variété régionale du tamazight) reflète les influences culturelles subies et exercées par les différents groupes ethniques en contact dans la vallée de Draa, en l'occurrence les sédentaires (les Ait Dra), et les nomades sédentarisés (les Arabes et les Amazighs), à travers l'analyse d'un corpus d'emprunts lexicaux qui revêtent une couleur locale et relèvent de différents domaines de la vie sociale comme la toponymie, les pratiques rituelles, le droit coutumier, l'agriculture, l'élevage, l'architecture traditionnelle et l'organisation sociale, en tenant compte du contexte historique et social de cette région. Les influences culturelles entre les groupes en question sont perçues comme le résultat de plusieurs siècles de cohabitation et d'interactions linguistiques et culturelles au sein de cette communauté hétérogène.

Mots-clés : Emprunt linguistique ; influence culturel ; Vallée de Draa ; arabe dialectal ; tamazight

Digital Object Identifier (DOI): https://doi.org/10.5281/zenodo.**15001000**

Introduction

La vallée du Draa, située au sud-est du Maroc, se distingue par sa diversité ethnique, culturelle et linguistique qui résulte de plusieurs siècles d'interactions entre ses différentes populations. En effet, son histoire et sa géographie en ont fait un véritable carrefour ethnique qui regroupe les descendants des anciennes populations dont certains occupent cette région depuis des temps immémoriaux. La population locale peut se diviser en deux grands groupes : les sédentaires (représentés principalement par les Ait Dra) et les anciens nomades sédentarisés (formés essentiellement des Arabes et des Amazighs). La cohabitation de ces différents groupes ethniques a ainsi donné naissance d'une part à des transferts culturels dans divers domaines de la vie sociale, et d'autre part, au contact linguistique entre l'arabe dialectal et le tamazight (variété régionale de la langue amazighe), lequel contact est manifesté notamment par le phénomène d'emprunt linguistique.

Dans cette optique, les emprunts lexicaux réciproques entre l'arabe dialectal et le tamazight, observés dans les pratiques langagières des groupes arabophones et amazighophones de la vallée du Draa, sont considérés comme le reflet du contact culturel entre les différentes populations de la région. En plus de leur fonction communicative de base, ces emprunts, qui revêtent surtout une couleur locale, recèlent une charge culturelle importante qui mérite d'être analysée à la lumière du contexte historique et social de la région.

C'est dans ce cadre général où s'inscrit la problématique de la présente recherche sur l'emprunt linguistique de type lexical issu du contact entre l'arabe dialectal et le tamazight dans la vallée de Draa. Nous essayerons de montrer comment ce phénomène sociolinguistique témoigne et reflète le contact de cultures dans cette région dans une perspective linguistique et ethnographique. Notre problématique peut être formulée alors comme suit : **Comment le phénomène d'emprunt linguistique témoigne-t-il des influences culturelles réciproques entre les sédentaires et les nomades sédentarisés en contact dans la vallée du Draa ?**

Cette problématique donne naissance aux deux questions de recherche suivantes :

1. Dans quels domaines se manifestent les influences culturelles exercées et subies par chacun des groupes en contact dans cette région ?
2. En quoi le contexte historique et social contribue-t-il à les appréhender ?

Nous partons, pour répondre à cette problématique, de l'hypothèse suivante : les emprunts lexicaux réciproques entre l'arabe dialectal et le tamazight parlés localement constitueraient des témoins linguistiques des influences culturelles ayant eu lieu dans la vallée de Draa entre les groupes en contact au fil des siècles dans divers domaines de la vie sociale.

Afin de vérifier la validité de cette l'hypothèse, nous avons collecté un corpus d'emprunts lexicaux réciproques entre les deux langues en question, comprenant 1220 items. Une attention particulière a été accordée aux emprunts à portée culturelle qui revêtent une couleur locale. Notre étude se structure en deux parties. La première consiste à donner d'abord une vue d'ensemble sur le lieu de l'enquête, la vallée de Draa, en la situant géographiquement et en présentant la structure sociale de sa population. Ensuite, il s'agit de délimiter le cadre d'analyse dans lequel s'insère la présente étude et définir enfin la méthodologie suivie dans la collecte du corpus sur lequel elle se base. La deuxième partie, essentiellement pratique, sera consacrée à l'analyse des données collectées à la lumière le contexte historique et social de cette région.

1. Cadre d'analyse

Les anthropologues étudient l'homme à travers trois points de vue : la race, le langage et les mœurs, en tenant compte de son caractère social et des influences culturelles qu'il subit lors de ses contacts avec d'autres groupes. Sapir souligne que ces influences se manifestent sur le plan linguistique par l'emprunt de mots (Sapir, 1970, p. 123). L'étude de ce phénomène dans une perspective linguistique et ethnographique conduira alors à aller au-delà de la constitution des listes des termes d'emprunt pour comprendre les conditions de l'emprunt, et ses effets en général sur les cultures des peuples en contact. En ce sens, la prise en considération de ces influences que les différents peuples exercent les uns sur les autres contribue certainement à la reconstitution de l'histoire sociale et culturelle des sociétés notamment celles à tradition orale.

Cette démarche rejoint en fait l'idée des anthropologues diffusionnistes qui partent du principe que chaque peuple subit un ensemble d'influences nées du *contact* avec ses voisins, ce qui implique la circulation des éléments culturels. Dans le même ordre d'idées, Levèbre fait remarquer que « *chaque groupe humain est composé d'une pluralité de traits culturels dont on peut montrer qu'ils les ont hérités par emprunt* » (Levèbre, 2017, p. 3). Ces traits culturels peuvent avoir au niveau de la langue des emprunts qui à la fois désignent les nouvelles réalités empruntées par l'un ou l'autre groupe et présentent des indices linguistiques à consulter chaque fois qu'il s'agit de reconstituer leurs histoires culturelles respectives.

En résumé, l'étude de l'emprunt linguistique du point de vue linguistique et ethnographique est donc d'autant plus fructueuse qu'elle contribue, du moins en partie, à comprendre la dynamique des rapports culturels entre les différents groupes humains et constitue pour ainsi dire « *un intéressant complément à l'histoire de la culture* » (Sapir, 1970, p.123). C'est dans ce cadre d'analyse où s'insère notre étude sur l'emprunt produit entre l'arabe dialectal et le tamazight dans la vallée de Draa et qui vise, rappelons-le, à mettre en évidence les influences culturelles réciproques ayant eu lieu entre les groupes sédentaires et nomades sédentarisés dans cette région.

2. La vallée de Draa : situation géographique et structure sociale

Située au versant Sud du Haut-Atlas et s'allongeant sur une superficie de 23 000 km^2, la vallée de Draa est limitée au Nord-Est par le djebel Sarghro, à I'Est par la remontée Nord du massif du Bani, au Sud par le plateau caillouteux du Draa et à l'Ouest par la chaine de montagnes de l'Anti-Atlas. Au niveau du découpage territorial et administratif, elle correspond à la province de Zagora. D'une longueur de 200 km, la vallée de Draa se présente sous forme d'un chapelet de six oasis séparées par des resserrements appelés "Foum". Chacune de ces oasis comprend à son tour un certain nombre de Ksour et de Casbahs fondés par les groupes humains qui s'y sont établis à un moment ou l'autre de l'histoire.

La vallée a de tout temps été un carrefour ethnique, une aire de contact entre différentes populations indigènes et allogènes dont les origines et la descendance sont parfois difficiles à reconstituer. Sur ce territoire, cohabitent en effet les Ait Dra et les éléments noirs d'origine soudanaise[1], tous sédentaires, avec les Amazighs (les Zénètes, les Ayt Atta, et les Ayt Sedrat) et les Arabes (les Rouha, les Beni M'hamed, et les Oulad Yahya), anciens nomades sédentarisés. À ces groupes, il convient d'ajouter les groupes maraboutiques (les Chorfa et les Mrabtin), et les anciens Juifs ayant quitté le pays dans les années 1950 et 1960. Les Ait Dra, les Arabes et les Amazighs sont aujourd'hui les groupes majoritaires dans la population locale, alors que les Chorfa et les Mrabtin y sont des minorités.

3. Méthodologie

Les emprunts lexicaux analysés dans cette étude, qui explore les influences culturelles dans la vallée du Draa à travers le phénomène d'emprunt linguistique, sont extraits d'un large corpus

[1] Le terme « Soudan » ici désigne une région géographique s'étendant d'Ouest en Est au Sud du Sahel, jusqu'à la partie Ouest de l'état de même nom. La région est historiquement liée au commerce transsaharien.

que nous avons collecté dans le cadre d'une étude pluridimensionnelle sur le contact linguistique entre l'arabe dialectal et le tamazight dans cette région (Abdelilah Elbazini, 2024). Sa collecte s'est déroulée en deux phases. Dans un premier temps, nous avons observé les pratiques langagières de la population locale de la vallée de Draa aussi bien arabophone qu'amazighophone. Cette démarche nous a permis d'établir deux listes d'emprunts : l'une regroupant les emprunts amazighs intégrés à l'arabe dialectal, et l'autre recensant les emprunts arabes en tamazight. Les deux listes totalisent 1220 items couvrant divers aspects de la vie sociale comme l'agriculture, l'élevage, l'architecture traditionnelle, les pratiques rituelles, le droit coutumier et l'organisation sociale.

Dans un second temps, nous avons procédé à la vérification de l'origine des emprunts lexicaux collectés en nous appuyant sur plusieurs dictionnaires qui constituent des références authentiques dans les deux langues en contact. Pour les emprunts arabes en tamazight, nous avons consulté *Lissan Al-Arab* d'Ibn Mandour (1290) et le dictionnaire électronique Almaany. Quant aux emprunts amazighs en arabe dialectal, nous nous sommes référés aux dictionnaires bilingues tamazight-français de Miloud Taifi (2004), et de Ali Amaniss (2012) et au dictionnaire arabe-amazigh de Mohamed Chafiq (1999). Enfin, pour enrichir et compléter nos listes, nous avons intégré d'autres termes d'emprunt attestés dans des études ethnographiques et anthropologiques portant sur la culture marocaine en général, notamment celles d'Émile Laoust (1920) et de Hassan Rachik (2022).

4. Analyse des données

Dans cette partie, nous examinerons la manière dont les influences culturelles réciproques entre les groupes ethniques sédentaires et les nomades sédentarisés de la vallée de Draa se manifestent à travers les emprunts arabes et amazighs intégrés respectivement en tamazight et en arabe dialectal. Nous analyserons plus particulièrement quelques exemples puisés dans différents domaines de la vie sociale dans cette région comme la toponymie, les pratiques rituelles, l'agriculture, l'élevage, le droit coutumier et l'organisation sociale, pour en venir à mettre en évidence les influences culturelles exercées et subies par chacun des groupes en question.

4.1. La toponymie

Les toponymes, au-delà de leur fonction de localisation, portent une valeur symbolique et culturelle en gravant dans la mémoire collective des événements, des valeurs et des personnages historiques. Ils recèlent ainsi une partie de l'histoire sociale d'une région donnée (Drouin, 2003, p.197). La toponymie de la vallée de Draa est intimement liée à son histoire du peuplement et à la sédentarisation des groupes nomades amazighs et arabes. Dans cette perspective, l'influence des Zénètes, le premier groupe amazigh à se sédentariser dans la région, est clairement visible à travers les noms des Seguia et des ksour qu'ils ont fondés, comme le confirment les documents historiques locaux. Les Zénètes se sont principalement établis dans les oasis de Mezguita, Tinzouline et Ternata :

Mezguita : *Aslim Nizdar, Tamougalet, Talamzit, Talat, Irhrm Azougarh, Targa Lmal, Tamekasselet, Ayt Mlekt, Afra, Tafergalet, Armed, Igamouden,*

Tinzouline : *Aghla Wa Sif, Tissergat, Afalil, Asrir Ilmchane, Tigit, Tinrden, Malal, Tamazirt, Toghza, Tingdid, Ighrdayn, Aghelal, Astour, Mallal, Tamjoute*

Ternata : *Amerdoul, Tizguine, Tikchtat, Taghzout, Timkchad, Ait Rahou, Timasla, Tinnegza, Ircheg, Tougheza, Tamezmoute*

Il en va de même pour les nomades amazighs des Ayt Sedrat, sédentarisés principalement dans l'oasis de Mezguita, qui ont également laissé leur empreinte sur la toponymie de la vallée de Draa après leur fixation au sol. En effet, ils ont fondé plusieurs ksour et Casbahs portant des toponymes amazighs, comme c'est le cas pour *ksar Hammou U Said, Ayt Oudinar, Ayt Ouhbi, et Ayt Sket*, etc. Les Ayt Sedrat ont aussi cohabité des ksour construits initialement par les Ait Dra et les groupes maraboutiques (Les Chorfa et les Mrabtin), comme ceux de *Tamkkaselt, Togheza, Taguersite, et la Zaouïa d'Ikhef n Uzru, etc.*

De leur part, les groupes nomades arabes, après leur sédentarisation, ont aussi largement marqué la toponymie locale, en particulier dans les oasis où ils se sont principalement sédentarisés notamment Ternata, Ketaoua et M'hamid El Ghizlane. Les tribus arabes, entre autres les Rouha à Ternata et les Oulad Yahya à Tinzouline, ont fondé des ksour et des kasbahs portant des noms typiquement arabes. Parmi les ksour appartenant aux Rouha, nous citons : *El Arroumiate, El Mansouria, Oulad El Achab, Zaouia Ed-dikhel, Oulad Harrouch, Barda, Ben Khelil, Oulad El Haj, Kobban*. Les Oulad Yahya ont fondé des ksour comme *Oulad M'saad, Oulad Yahya, Oulad Selimane, Oulad Otmane, Oulad Lmoqaddem, El Moudaa*.

4.2. Le droit coutumier

Transmis de génération en génération, la vallée de Draa présente un droit coutumier ancré dans les traditions des différentes populations qui y cohabitent. Il intéresse les pratiques liées à la gestion des ressources naturelles, des relations interpersonnelles et intertribales, de la propriété foncière et d'autres aspects de la vie quotidienne en général. Avec l'islamisation croissante au fil des siècles de la région depuis le VIIIème siècle, les tribus amazighes, des Zénètes jusqu'aux Ayt Atta en passant par les Ayt Sedrat, intégrèrent des éléments de la loi islamique, dite aussi « ChraƐ », dans leurs pratiques juridiques traditionnelles (Spillmann, 2016, p. 76). Georges Spillmann, un spécialiste des Ayt Atta, fait remarquer sur ce point que les coutumes de ces derniers ne suivent pas « ChraƐ » mais elles peuvent s'en inspirer sur certains points (Spillmann, 2016, p. 76), et donc il y a lieu de chercher dans leur droit coutumier l'influence de la loi islamique.

L'influence de l'islam se manifeste notamment dans les domaines du mariage, de l'héritage et de la résolution des conflits. Cependant, l'intégration des principes islamiques au droit coutumier varie selon les tribus amazighes de la vallée de Draa. Ces influences n'ont pas empêché ces tribus de préserver leurs traditions juridiques ancestrales. Le droit coutumier chez les tribus amazighes des Ayt Atta communément appelé « azerf » ou « tiƐqid n Ayt Atta » et qui est basé sur leurs propres normes, valeurs et traditions, en donne un exemple manifeste et saillant. La lecture analytique de quelques études abordant différents aspects de « azerf » comme son reflet de leur organisation socio-politique (Hart & Montgomery, 1966), ou encore de sa pratique dans la vie quotidienne par les diverses tribus de la confédération en question (Duclos, 1967), permet de s'arrêter sur un certain nombre d'emprunts linguistiques à l'arabe qui reflètent bel et bien l'influence de la religion musulmane et de la langue arabe sur la langue et la culture amazighes dans ce domaine.

C'est le cas par exemple du terme « azerf » lui-même. Robert Aspinion a noté que « azerf » signifie parfois « l'agent » et souvent « le chemin » dans son sens figuré, et ajoute que ce dernier sens est inspiré de la loi islamique « chraƐ», d'où la définition de « azerf » comme les lois coutumières qui encadrent et orientent généralement les pratiques au sein de la société (Cité par Stititou, 2011, p. 193).

Le syntagme nominal « Ayt l-ḥaq» (les gens de la vérité/la justice), comportant un emprunt à l'arabe sous forme du groupe nominal « l-ḥaq » (la justice/le droit) et qui relève du domaine judiciaire islamique, représente à son tour un autre exemple de cette influence.

Les « Ayt l-ḥaq » renvoient aux membres de la cour suprême d'appel, « l'istinaf », composée de six hommes, « inḥkamen », appartenant à trois clans judicaires de la confédération des Ayt Atta et résidant autour d'Ighrem Amzdar à Saghro, le sanctuaire de ces derniers (Hart & Montgomery, 1966, p. 6). Connus pour leur sagesse et censés être des fins connaisseurs du droit coutumier des Ayt Atta dans tous ses détails, les « Ayt l-ḥaq» sont chargés de se prononcer sur les différents litiges intra- et inter-tribales qui se présentent à eux.

Il en va de même pour le syntagme nominal « mimis n l- ḥram » (les enfants bâtards/illégitimes), dont le groupe prépositionnel introduit par la préposition amazighe « n » (de) comporte le groupe nominal « l-ḥram » (ce qui est illégitime selon la loi islamique) provenant de l'arabe et relevant du domaine religieux, qui fait référence dans le droit coutumier des Ayt Atta à un délit qui revêt un caractère très dangereux voire intolérable dans la mesure où il porte atteinte à l'honneur et à l'orgueil des familles, des lignages, des clans et des tribus auxquels appartiennent les deux personnes impliquées dans l'acte adultère conduisant à une grossesse indésirable et par conséquent à un enfant illégitime. Ce délit est tellement dangereux chez les Ayt Atta au point même qu'on ordonne de faire mourir immédiatement ce dernier (Stititou, 2011, p. 201).

Soulignons enfin la symbolique de la pratique du serment collectif considérée comme la base du droit judicaire des Ayt Atta (Hart, 2012, p.6) et qui est très courante dans presque tous leurs procès judicaires. Le serment collectif, fait par des expressions arabes comme « wa haq lah », « ullah », « uqsim billah », consiste à conduire l'accusé d'un délit, en présence d'un homme neutre dans le conflit et en compagnie de co-jureurs appartenant le plus souvent à son lignage dont le nombre varie selon la nature du délit ou du crime commis, à prêter serment sur la tombe d'un saint. La pratique du serment collectif montre à l'évidence l'ancrage de la foi islamique chez les Ayt Atta et l'influence de la loi islamique sur leur droit coutumier.

4.3. Les pratiques rituelles

Après la sédentarisation des groupes nomades arabes et amazighs dans la vallée de Draa, le ksar est devenu le lieu d'interaction perpétuelle entre la culture nomade et celle sédentaire, laquelle interaction culturelle se manifeste au niveau linguistique par l'emprunt des termes qui relèvent de différents domaines de la vie sociale quotidienne. Dans le domaine des pratiques rituelles, nous avons en arabe dialectal l'exemple de «taġunja/ taġnja» provenant du tamazight

«aġonja/talġnja » et qui renvoie à un rituel amazigh très ancien attesté chez presque tous les différents groupes amazighs comme les Kabyles en Algérie (Gélard, 2006, p. 84).

Figure 1: «Taġnja »

Source (Camps & Chakir, 1989, p. 2)

«Taġnja», par allusion à la cuiller et l'alimentation, est le nom donné à une poupée féminine de bois habillée de chiffons et faite avec des bras représentés par deux louches en bois destinées à recevoir et symboliser l'eau de pluie tant attendue. Cette poupée est offerte comme « fiancée » à Anzar (*Tislit n-anẓar :* fiancée d'Anẓar) qui représente dans la mythologie amazighe une divinité, le dieu de la pluie « Anẓar ». Elle est ainsi considérée à travers ce rituel comme un élément bienveillant qui non seulement favorise les récoltes et renforce la végétation, mais aussi qui garantit la multiplication du cheptel par le biais de la pluie qu'il fait tomber en symbole d'action fécondante de sa part. Pour solliciter la pluie notamment en période de sécheresse, les Amazighs depuis longtemps invoquent ainsi « Anẓar » en mettant en œuvre toutes les actions nécessaires pour stimuler sa bienveillance et son action fécondante. Le moyen qui leur semble le plus efficace pour atteindre cet objectif est de lui offrir une "fiancée" en vue d'éveiller son désir sexuel et créer les conditions propices à l'écoulement de l'eau fécondante (Camps & Chaker, 1989, p. 1). Par la suite, les sédentaires et les nomades arabes sédentarisés des Ksour de la vallée de Draa ont fini par emprunter aux Amazighs non seulement «taġnja» comme terme, mais aussi comme pratique rituelle mise en place pour la même fin (la sollicitation de la pluie). D'ailleurs lorsque la pluie tombe, les enfants des Ksouriens, par joie, courent dans les rues et les ruelles des ksour, en répétant le chant suivant :

a taġnja um rja *(O ! Taġunja, mère de l'espoir)*

ḥelli rask ha lwad ja *(Dénoue tes cheveux, l'oued est là)*

Force est de constater que « taġnja » comme terme emprunté a pris dans la pratique langagière des ksouriens un autre usage péjoratif et injurieux dans leur pratique langagière. Les femmes le disent souvent à leurs jeunes filles lorsque ces dernières mal agissent. Nous l'aurons remarqué, cet usage ne s'éloigne pas de la connotation de « taġnja » qui, dans le rituel décrit plus haut, représente une jeune fille non-mariée et « offerte ». Ainsi, les femmes lorsqu'elles l'utilisent pour offenser leurs filles, elles entendent les réprimander suite à un acte quelconque jugé déshonorable à leur statut de jeunes filles.

Un autre exemple qui illustre l'emprunt au niveau des pratiques rituelles est celui des fêtes religieuses islamiques en général dont les noms et les pratiques ne changent guère dans la culture amazighe et celle des Ait Dra. Prenons-en à titre illustratif la fête de « L'Aïd Mawlid Nabawi » (Anniversaire de la naissance du prophète) dit en arabe dialectal et en tamazight « lmulud ». Comme son nom l'indique, il s'agit d'une fête qui relève de la culture arabo-musulmane adoptée et célébrée comme telle par les Ait Dra et les Amazighs après avoir été islamisés au fil des siècles. «Lmulud » est un moment de joie et de dévotion pour les musulmans, commémorant la naissance du Prophète Mohammed, dernier prophète de l'islam, survenue à La Mecque le 12 du mois de Rabi' al-awwal, troisième mois du calendrier islamique.

La pratique de « luziɛa » donne un autre exemple intéressant qui met à son tour en lumière les transferts culturels au niveau des pratiques rituelles entre les différentes populations dans la vallée de Draa. Elle trouve son origine dans les traditions amazighes, et adoptée ensuite par les populations sédentaires des ksour et revêt une dimension communautaire et solidaire importante en impliquant la participation collective des habitants du ksar qui contribuent financièrement pour l'achat d'un animal sacrifié ensuite (souvent une vache, ou un bœuf), chaque famille apporte une contribution financière prédéfinie. « luziɛa » consiste alors en une redistribution équitable de la viande de l'animal sacrifié entre les familles du ksar ainsi que des portions supplémentaires réservées aux familles démunies. Cette pratique souligne également les valeurs de la solidarité et du partage qui caractérisent les différentes populations du ksar abstraction faite de leurs origines sociales et ethniques.

4.4. L'élevage

Les nomades arabes et amazighs, devenus sédentaires, ont transmis leur tradition pastorale héritée de leurs ancêtres aux groupes sédentaires de la vallée de Draa en l'occurrence les Ait Dra et les groupes maraboutiques. Leur influence se manifeste dans le vocabulaire de l'élevage,

adopté par les sédentaires pour désigner la gestion des troupeaux, les techniques, les cycles saisonniers et les rituels pastoraux.

C'est le cas par exemple le cas du terme amazigh « asaqar » qui signifie « une grande plaine ou un plateau servant de pâturage au bétail », que nous rencontrons fréquemment dans les pratiques langagières des arabophones, surtout les âgés. Il en va de même pour le terme amazigh « medwed » en arabe dialectal emprunté au tamazight « amdwed » et qui renvoie au mangeoire.

La tonte du cheptel ovin à laquelle sont habitués les nomades pour diverses raisons comme les fêtes religieuses et culturelles (Aid Al-Adha par exemple) et les conditions climatiques notamment lors des vagues de chaleur extrêmes en été, est un autre exemple significatif en ce sens. Pour dire « tondre », les Amazighs utilisent le verbe « meqqas ». Le même verbe est aussi utilisé par les Arabes, les Ait Dra et les sédentaires en général pour dire la même chose. Nous serions tentés de croire que ce verbe dérive du nom des ciseaux en arabe « miqas » surtout que pour tondre une bête, l'éleveur utilise souvent des ciseaux conçus spécialement pour cette tâche. Toutefois, la vérification dans les dictionnaires arabes et amazighs dont nous disposons montre que le verbe amazigh « meqqas » n'a aucune relation avec le nom arabe « miqas ».

Au niveau des noms du cheptel, nous avons l'exemple de « raxela » un emprunt lexical à l'arabe standard largement utilisé chez les sédentaires arabophones comme amazighophones de la vallée de Draa. En arabe standard comme en arabe dialectal, le terme renvoie à « l'agneau femelle de brebis », tandis que l'agneau mâle est appelé en arabe dialectal avec le diminutif « xeriyef ». Dans d'autres régions du Maroc par exemple Kelaa des Sraghena, nous assistons à d'autres termes comme celui de « xerufa » qui s'utilise pour désigner à la fois la brebis et son agneau femelle.

Ajoutons enfin l'exemple de "ẓeṛṛeb" en arabe dialectal qui illustre l'évolution d'un emprunt relevant à l'origine du domaine de l'élevage. Le terme est dérivé du verbe amazigh « ẓẓeṛeb » qui renvoie en tamazight à l'action d'entourer d'une haie, de clôturer ou de parquer, comme en témoignent les expressions comme « izeṛṛeb i wulli » (il a parqué les moutons). En arabe dialectal, le nom « ẓẓeṛeb » désigne désormais un type spécifique de clôture traditionnelle, principalement fabriquée à partir des feuilles du palmier dattier. Ces clôtures, utilisées dans la vallée de Draa, entourent les champs pour protéger les cultures des animaux susceptibles de les endommager ou de les déraciner.

Figure 2 "z-zerb"

Source : Photo prise par nous dans l'oasis de Ternata, 2023.

4.5. L'architecture traditionnelle

En général, l'apparition des ksour des casbahs dans les oasis présahariennes et celles de la vallée de Draa en particulier est historiquement liée au commerce caravanier transsaharien (point d'intersection des routes commerciales), au milieu naturel (l'oued de Draa) et aux événements historiques et politiques qui ont marqué l'histoire sociale de la vallée (les périodes de dissensions et les raids des nomades contre les sédentaires au fil des siècles).

Les transformations architecturales des ksour des sédentaires sont liées à la sédentarisation des nomades arabes et amazighs. Ces groupes ont influencé et été influencés sur le plan architectural. Les nomades arabes, à travers l'expansion de l'islam et le commerce caravanier transsaharien, ont marqué des régions comme Tafilalet et Draa, tandis que les nomades amazighs, habitants des zones montagneuses et désertiques, ont apporté un savoir architectural façonné par leur mode de vie.

Leurs interactions avec les sédentaires témoignent des influences réciproques dans les pratiques architecturales au fil des siècles. Les emprunts lexicaux en arabe dialectal et en tamazight, liés aux techniques de construction, à l'agencement des espaces et aux fonctions architecturales, illustrent ces transferts.

Prenons comme premier exemple « s-sur » (la muraille), un terme provenant de l'arabe qui renvoie à la muraille qui entoure le ksar pour des raisons principalement sécuritaires. Il représente ainsi le témoin linguistique d'une influence culturelle que les sédentaires ont subie dans le domaine architectural dans la mesure où les notes ethnographiques et descriptives des anciens voyageurs comme un certain Al-Idrissi qui aurait visité la vallée de Draa vers le début

du XIIème siècle souligne que les maisons des sédentaires étaient proches les unes des autres sans pour autant qu'elles soient entourées de douves ou de murailles (Al-Idrissi, 1994, pp. 226-227), c'est-à-dire qu'elles ne formaient pas un ksar au sens où l'on entend aujourd'hui comme étant des bâtiments imbriqués et entourés d'une muraille infranchissable, avec l'accès possible uniquement par une seule porte surveillée par un portier (Ait Hamza & Chaker, 1989, p.6).

Figure 3 : "s-sur" entourant le ksar

Source : photo prise par nous à Ksar Tissergate, 2023.

L'addition de « s-sur » à l'architecture du ksar s'inscrit dans un contexte historique marqué par les razzias des nomades sur les sédentaires dont les maisons étaient aisément attaquables et répond ainsi à un besoin sécuritaire et défensif. Depuis lors, « s-sur » faisait partie intégrante de l'architecture des ksour bâtis par les nomades sédentarisés y compris ceux amazighs.

Nous avons également l'exemple de « l-berja » en arabe dialectal issu de « al-burj » en arabe standard. Les descriptions ethnographiques de l'habitat des populations sédentaires de la vallée de Draa avant la sédentarisation des nomades arabes ne soulignent pas l'existence de ces « burjat » (pluriel de « burja » en arabe dialectal). A comparer l'architecture des ksour traditionnels de la vallée de Draa avec ceux de la péninsule d'Arabie et plus précisément du Yémen, nous pouvons aisément remarquer les similarités frappantes qu'ils présentent au niveau de cet élément architectural (« l-burja »).

Etant donné que les groupes nomades arabes sédentarisés dans la vallée de Draa sont issus des Arabes Maaquils dont Ibn Khaldoun fait remonter la généalogie et les origines à des tribus yéménites (BENMANSOUR, 1968, p. 414), nous supposons alors que l'introduction de « l-burja » comme élément architectural constitutif des ksour de la vallée de Draa aussi bien ceux des sédentaires que ceux des nomades amazighs sédentarisés serait liée à la sédentarisation des

nomades arabes dans la vallée. Une idée d'ailleurs soutenue par l'origine arabe du terme la désignant.

Figure 4 : "l-burja"

Source : Photo prise par nous à ksar Tissergate, 2023.

Il en va de même en tamazight pour « aṛḥebi » un emprunt lexical à l'arabe dialectal «ṛaḥeba » étant à son tour un emprunt à l'arabe standard «ṛaḥeb» (un espace vaste et immense). En arabe dialectal comme en tamazight, « aṛḥebi » et «ṛaḥeba » ont localement deux sens. Le premier sens renvoie dans les souks hebdomadaires à un endroit réservé à la vente d'un type spécifique de marchandises (les légumes, les céréales, les vêtements, etc). On dit ainsi «ṛaḥeba l xedra » (le secteur réservé aux légumes), « ṛaḥebat temr» (le secteur réservé aux dattes) etc. Le deuxième sens qui nous intéresse ici et qui a relation avec l'architecture traditionnelle renvoie à une vaste cour située au milieu du ksar.

Figure 5 : « aṛḥebi »

Source : Photo prise par nous à Ksar El Arroumiate, 2023

Cette cour remplissait des fonctions sociales dans le cadre de la tribu du ksar puisqu'elle était habituellement réservée aux activités liées à la vie sociale au sein du ksar comme la célébration des fêtes religieuses, la discussion des affaires de la tribu, la pratique de « luziɛa », etc. Après leur passage à la sédentarisation, les Amazighs de la vallée de Draa, à l'instar des ksour des sédentaires, ont continué à faire de « aṛḥebi » un constituant indispensable de leurs ksour en représentant ainsi sur le plan linguistique un aspect de l'influence architecturale que les nomades amazighs sédentarisés ont subie.

Il est de même pour le terme de « d-dukkana » qui relève de l'arabe dialectal et renvoie à un banc de forme rectangulaire construit en briques crues et couvert de boue. Il est situé à l'extérieur de la maison près de la porte principale. Les personnes âgées surtout s'en servent pour s'asseoir et se reposer. Cet élément architectural porte les empreintes de l'architecture arabe orientale surtout qu'il est encore présent dans l'architecture traditionnelle de certains pays du Golfe comme l'Arabie Saoudite (Al-Barraq, 2020, p.248) connu en arabe saoudien sous le nom de « ddakka » d'une part, et que ce dernier terme est attesté d'autre part en arabe standard « d-dakka ». La présence de « d-dukkana » dans les habitats traditionnels de la vallée de Draa est donc un autre témoignage linguistique de l'influence des nomades arabes sur les sédentaires dans le domaine de l'architecture traditionnelle.

Figure 6 : « d-dukkana »

Source : Photo prise par nous à ksar Tissergat, 2023.

Tout comme « d-dukana », « l-kiwiyya » en arabe dialectal offre un autre exemple de l'influence arabe dans le domaine de l'habitat et l'architecture traditionnels. Ce terme renvoie localement à un petit espace de forme rectangulaire creusé dans un mur à l'intérieur de la maison. Il sert jadis à déposer la lampe à gaz, les clés, ou tout autre

objet en général. Il est aussi présent dans l'habitat traditionnel en Arabie Saoudite et appelé « kuwwa » en arabe saoudien (Al-Barraq, 2020, p.248).

Figure 7 : « l-kiwiyya »

Source : Photo prise par nous à ksar El Arroumiate, 2023.

Du côté des emprunts lexicaux au tamazight dans le même domaine, nous avons l'exemple de « l-meṢriya » qui provient du tamazight « tamserit » qui désigne la chambre d'hôtes de la maison. Elle est traditionnellement considérée comme le miroir qui reflète la personnalité du propriétaire de la maison. Raison pour laquelle ce dernier accorde une grande importance à distinguer « tamserit » par rapport aux autres parties de la demeure en organisant cet espace avec un soin extrême et en veillant à son entretien pour préserver son élégance et sa propreté. Ses fenêtres sont utilisées pour assurer une bonne ventilation et un éclairage approprié permettant le passage des rayons du soleil. Du point de vue de l'espace, « tamserit » peut occuper la plus grande partie de la superficie totale de la maison, comme elle peut se composer de chambres adjacentes ouvertes sur un espace vaste appelé localement « asqif » en tamazight. En ce qui concerne l'ameublement et la décoration intérieure, les meilleurs meubles et literies sont évidemment choisis. Les murs sont également peints avec des couleurs appropriées.

Citons également l'exemple de « tamuttert » en tamazight qui renvoie à un espace ensoleillé situé sur la terrasse des maisons traditionnelles dans lequel les populations locales nomades sédentarisés comme sédentaires mettent les dattes incomestibles destinées à la fabrication des aliments pour animaux. Le rôle de « tamuttert » consiste alors à sécher ces dattes en les exposant au soleil avant de les moudre à l'aide de « reḥa » auparavant et du moulin électrique actuellement.

Figure 8: « tamuttert »

Source : Photo prise par nous à ksar Oulad Lhaj, 2023.

4.6. L'agriculture

L'agriculture est un autre domaine saillant et manifeste des influences culturelles réciproques entre les sédentaires et les nomades sédentarisés au fil des siècles dont le phénomène d'emprunt témoigne sur le plan linguistique à travers le lexique spécifique à l'agriculture.

Au niveau des techniques d'irrigation traditionnelles, nous avons l'exemple de la technique dite « aġrur »[2] d'origine amazighe, dont l'utilisation a pratiquement disparu au cours des dernières décennies. En effet, dans le but d'extraire et d'utiliser les eaux souterraines de manière collective ou individuelle pour l'irrigation des champs des bénéficiaires, l'homme amazigh d'antan a adopté une technique appelée « aġrur ». Cette méthode permet l'extraction de l'eau de la nappe phréatique en utilisant l'énergie animale, humaine ou les deux. Elle prend la forme de puits d'où l'eau extraite est versée dans un bassin, et redirigée à travers des canaux et des petits canaux vers les champs agricoles. « aġrur » a ainsi été utilisé dans le passé, en particulier pendant les périodes de sécheresse comme un moyen traditionnel simple de gestion de l'eau d'irrigation et de sa distribution.

En plus de « aġrur » dans l'oasis de Ternata, nous retrouvons dans les oasis de Fazouata, Ktaoua et M'hamid El Ghizlane la technique traditionnelle dite « lgnina » d'origine arabe qui est considérée comme l'une des méthodes traditionnelles utilisées par les agriculteurs des zones

[2] Le terme « aġrur » fait référence en tamazight à un seau fabriqué en cuir, caractérisé par une grande ouverture dans le haut, à travers laquelle le seau est rempli d'eau. Le seau est ensuite tiré par une corde attachée à un animal de bât, généralement un âne, pour le soulever à la surface. Ensuite, l'eau transportée dans le seau est versée dans un petit réservoir. Ce système est appelé « aġrur » en raison de cette méthode traditionnelle de levage et de transport de l'eau à l'aide d'un seau et d'un animal de bât.

rurales pour extraire l'eau des puits. Selon une enquête de terrain, leur nombre atteint 420 dans ces trois oasis du sud (Ramu, 2023, p.10), alors qu'elles ont complètement disparu de l'oasis de Ternata.

Cette technique consiste en l'utilisation d'une longue colonne caractérisée par un poids léger à son sommet. On la place en face du puits pour suspendre le seau appelé « lgnina » (d'où le nom de la technique) à une corde de longueur moyenne. Le seau est soulevé en abaissant la colonne avec son poids lourd. Les agriculteurs peuvent ainsi puiser l'eau des nappes phréatiques peu profondes pour irriguer leurs champs. La technique de « lgnina » a disparu en raison du déclin des eaux souterraines, ce qui a conduit à son remplacement aujourd'hui par les moteurs mécaniques et électriques.

Dans le même domaine, nous avons également l'exemple de « azaglu » un terme d'origine amazighe qui renvoie localement à une technique utilisée pour la distribution équitable de l'eau d'irrigation sur les propriétaires des droits d'eau. Cette technique traditionnelle repose sur une écluse contrôlant le flux d'eau, dans le but de garantir l'égalité des droits d'eau en termes de volume d'eau transféré et de temps d'écoulement vers les champs. Cette technique utilise des barrières pour diviser l'eau en deux parties, permettant de régler un volume constant d'eau proportionnel au nombre de tours ou de parts d'eau attribuées aux bénéficiaires. Cela aide à réguler la quantité d'eau autorisée pour chaque bénéficiaire et à garantir une distribution efficace et équitable des eaux à des fins agricoles.

Figure 9: "azaglu"

Source : Photo prise par nous dans l'oasis de Ternata, 2023.

Pour ce qui concerne l'emprunt au niveau de la gestion traditionnelle des ressources en eaux, nous avons l'exemple du modèle traditionnel de gestion dans les zones arides dit « ukuk » un terme amazigh réalisé « ugug » en arabe dialectal. En effet, l'oasis de

Ternata illustre bien ce modèle où les différents groupes humains dépendent de l'utilisation commune des eaux de l'oued Draa. Cette dépendance se manifeste à travers la construction de « ukuk », des barrages rudimentaires en terre, érigés à l'aide de matériaux locaux comme des pierres et des branches d'arbres fixées à l'argile. L'objectif principal de ces « ukuk » est de rediriger une partie des eaux de l'oued Draa vers l'oasis, en les acheminant à travers des canaux d'irrigation appelés « seguia », un terme d'origine arabe qui a pour équivalent « targa » en tamazight.

La gestion traditionnelle de l'eau dans les oasis de la vallée de Draa, notamment celui de Ternata, consiste à déterminer les équilibres de la distribution de l'eau d'irrigation entre les bénéficiaires, qu'ils soient propriétaires ou utilisateurs, en utilisant des techniques précises dont l'horloge d'eau dite « tanaset », un terme d'origine amazighe, qui renvoie à un instrument utilisé pour mesurer le temps jour et nuit. L'objectif est de définir la durée de la portion d'eau convenue pour chaque bénéficiaire en l'absence d'horloges pour mesurer le temps. La personne chargée de la mesure de temps s'appelle « srayfi » (le gérant) un terme provenant de l'arabe dialectal. Il évalue la durée de la portion d'eau du bénéficiaire, en plaçant « tanaset » qui prend la forme d'un petit récipient percé dans le fond, dans un récipient plus grand rempli d'eau. Lorsque le petit récipient est plein et descend en bas du contenant, cela indique la fin de la période allouée pour une certaine portion d'eau. Actuellement, l'horloge d'eau a été abandonnée au profit de l'horloge moderne.

Comme les méthodes d'organisation de l'irrigation et de la distribution de l'eau présentent une certaine complexité tant au sein des différentes tribus qu'à l'intérieur d'une même tribu, les oasisiens de la vallée de Draa ont mis en place des méthodes pour permettre à chacun de bénéficier équitablement de son droit et sa part en eau d'irrigation commune. Toutes ces méthodes partagent le principe fondamental de la rotation dans l'exercice des droits d'eau, connue en arabe sous le nom de « en-nuba » (signifiant le tour) provenant de l'arabe dialectal, et « tiram » (signifiant la part) son équivalent en tamazight. Ces deux notions servent de mesures pour la quantité d'eau attribuée dans les ressources en eau partagées. Du point de vue géographique, la rotation suit le principe de descente des zones élevées vers les zones basses, en se conformant aux coutumes hydrauliques établies par les propriétaires du système d'irrigation. Ce processus est supervisé par l'institution de « jmaƐa», un terme d'origine arabe, bien que son rôle ait diminué en raison des évolutions socio-économiques et locales au cours des dernières décennies.

L’entretien des canaux d'irrigation traditionnels, « seguia » en arabe dialectal et « targa » en tamazight, dans les oasis de Draa, requiert la contribution des propriétaires des droits d’eau sous forme de travail manuel ou de contributions financières pour participer aux activités d'entretien et de nettoyage de ces canaux partagés par l'ensemble des agriculteurs du Ksar. Le processus d'entretien, appelé « had s-sayem » un syntagme nominal provenant de l’arabe, stipule que tout individu en âge de jeûner est obligé de participer aux opérations collectives d'entretien. Le non-respect de cette obligation expose l'individu à une amende imposée par « al-Ɛamel » (le gérant), un terme d’origine arabe désignant localement la personne chargée de la gestion des travaux associés.

4.7. L’organisation sociale

Les sédentaires et les nomades sédentarisés vivent ensemble depuis longtemps sur les mêmes territoires de la vallée de Draa. Leur cohabitation a entrainé également un certain un mélange au niveau de leur organisation sociale qui se manifeste à travers le transfert des termes, d’idées et de concepts relatifs à ce domaine entre les deux groupes en question. Dans cette optique, la comparaison de l’organisation sociale des nomades sédentarisés des Ayt Atta et celle des sédentaires les Arabes et les Ait Dra laisse voir un parallélisme et des similarités frappantes au point même de les considérer comme des calques de l’une sur l’autre. Pour illustrer ces similarités, nous allons partir du plus haut niveau de la pyramide de l’organisation sociale chez chacune des deux communautés en question jusqu’au bas niveau.

Au sommet de la pyramide, nous trouvons chez les nomades sédentarisés de la confédération tribale des Ayt Atta « amghar n’ufella » qui représente en quelque sorte le chef suprême de la confédération. Jusqu'en 1926, « amghar n’ufella » était élu annuellement par un processus de rotation au sein des cinq khoms qui composent la confédération (Hart & Montgomery, 2012, p.5). Les électeurs provenaient des quatre khoms qui n'étaient pas responsables de fournir l'élu cette année-là. L'élection se déroulait traditionnellement au printemps dans le Sarghro près d'Igherm Amazdar, le sanctuaire des Ayt Atta. Sa fonction principale est de coordonner et gérer les affaires de la confédération des Ayt Atta et veiller au bon fonctionnement et au respect de son droit coutumier.

Chez les sédentaires, « amghar n’ufella » a pour équivalent « cheikh l-fuqani » (le chef d’en haut) étant considéré comme l'un des éléments clés de la vie sociale dans la vallée de Draa. Il est choisi par les principaux chefs des tribus qui sont sous son influence. Le titulaire de ce poste

est désigné en fonction des rapports de force entre les tribus. Tout comme « amghar n'ufella » chez les Ayt Atta, le rôle principal de « cheikh l-fuqani » consiste à résoudre les conflits entre les tribus qu'ils soient dus à des problèmes d'irrigation, de pâturage ou de terres agricoles et promouvoir la communication et le dialogue entre les tribus en conflit.

En deuxième position et juste en bas d' «amghar n'ufella » et de « cheikh l-fuqani », nous trouvons le « cheikh l-qbila » (dit aussi « cheikh l-qsar ») chez les sédentaires et « amghar n taqbilt » chez les nomades. Chez les deux groupes, les deux personnes sont chargées de gérer les affaires de leurs tribus et coordonner respectivement avec «amghar n'ufella » et « cheikh l-fuqani » pour ce qui est de la gestion des affaires intertribales (élections, litiges, coopérations, etc.) en défendant les intérêts de leurs tribus ou leurs ksour. Ils sont censés ainsi avoir une forte personnalité charismatique et connaître parfaitement bien les tribus ou les ksour qu'ils gèrent.

En troisième et dernière position, du côté des sédentaires, nous retrouvons « l-muƐyinin », qui sont les représentants de « l-Ɛdam » (os), le pluriel de « Ɛdam » (os). Chez les Ayt Atta, ce sont les représentants des « ixessan » (os), le pluriel de « ixes » (os). Ces deux termes, « l-Ɛdam » et « ixssan », désignent respectivement les membres d'un clan, qui est un regroupement de familles souvent de même origine ethnique, parfois grossi par d'autres familles d'origines différentes dans le cas des sédentaires, ou d'autres tribus dans le cas des nomades des Ayt Atta. L'intégration d'une nouvelle famille dans un clan passe par le rite de « dbiha ». Il est important de noter que ce qui différencie « l-Ɛdam » chez les sédentaires des « ixessan » chez les nomades des Ayt Atta, c'est que les premiers reposent sur des liens d'intérêt commun et de sol, tandis que les seconds reposent sur des liens de sang (Spillmann, 2016, p. 61).

Conclusion

Au terme de cette étude, nous avons confirmé notre hypothèse de départ en montrant comment le phénomène d'emprunt linguistique produit entre l'arabe dialectal et le tamazight reflète les influences culturelles réciproques ayant eu lieu entre les différents groupes en contact dans la vallée de Draa, en l'occurrence les groupes sédentaires (les Ait Dra), et ceux des nomades sédentarisés (les Arabes et les Amazighs), à travers l'analyse de quelques exemples d'emprunts puisés dans différents domaines de la vie sociale dans cette communauté socialement, culturellement, et linguistiquement hétérogène. Notre analyse a été inscrite dans une perspective linguistique et ethnographique en tenant compte du contexte historique et social de cette région.

Dans le domaine de la toponymie, nous avons recensé une série de toponymes amazighs et arabes désignant les ksour et les Casbahs tout au long de la vallée du Draa qui renseignent sur quelques aspects de l'histoire sociale des populations locales. Nous avons également mis en évidence comment les emprunts arabes en tamazight relevant du domaine du droit coutumier montrent à l'évidence l'influence de la loi islamique, apportée avec les Arabes, sur le droit coutumier « azerf » des Ayt Atta, ce qui traduit une certaine fusion entre les traditions amazighes séculaires et les principes islamiques. Il en va de même pour le domaine des pratiques rituelles, où l'analyse des exemples de « taghonja » et de « luzi3a » en arabe dialectal, ainsi que de « lmulud » en tamazight, met en lumière les influences réciproques et la profondeur des contacts culturels entre les groupes sédentaires et nomades sédentarisés dans la vallée de Draa. En agriculture, des termes comme « agrur », « ukuk » et « azaglu » laissent voir le partage d'un savoir-faire technique lié à la gestion de l'eau et aux méthodes traditionnelles d'irrigation, dont les appellations conservent les traces linguistiques des transferts culturels. De même, en architecture traditionnelle, les emprunts servant à décrire certains éléments architecturaux comme « s-sur », « l-burja », « arhbi », « d-dukkana » et « kiwiyya », témoignent tous de l'interpénétration entre les modes de vie nomade et sédentaire. Ils permettent également de saisir l'évolution des ksour, la transmission des savoirs et la fusion culturelle ayant marqué l'architecture de la vallée du Drâa. Dans le domaine de l'élevage, des termes adoptés par les sédentaires, comme « meqas », « asaqar », « zzerb » et « raxela », manifestent l'influence des pratiques nomades sur la gestion des troupeaux. Enfin, la comparaison des niveaux d'organisation sociale entre les sédentaires et les nomades sédentarisés a révélé des similarités frappantes aux niveaux des appellations et des concepts au point même de les considérer comme des calques les unes sur les autres.

Nous pourrions creuser dans d'autres domaines de la vie sociale et multiplier indéfiniment les exemples d'emprunts lexicaux en arabe dialectal et en tamazight qui attestent et témoignent des influences culturelles réciproques entre les populations en contact dans la vallée du Draa, mais l'idée à laquelle ils convergent tous demeure toujours la même : ces emprunts sont les témoins linguistiques des empreintes culturelles laissées par chaque groupe dans la culture locale sous ses divers aspects.

Références bibliographiques

[1] AIT HAMZA, Mohammed & CHAKER, Miloud. « taqrīr Ɛan riḥla ilā Tafilalet ». *Majallat juġrāfiya al-maġrib,* 1982, N°6, pp. 1-18

[2] AL-BARRAQ TABITI, Badriyya Hamad. « Al-Ɛimāra t-tīniyya fi Al-mamlaka al-arabiyya s-saƐūdiyya : al-xasaʔis wa al-adwār ». In : *Al-Ɛimāra t-tīniyya bi al-wāḥāt : taqātuƐāt t-tārīx wa t-taqāfa wa t-tanmiyya*. Agadir : Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 2020.

[3] AL-IDRISSI, Muhammad. *Nuzhat al-muŠtāq fi xetirāq al-āfāq*. manŠūrāt maktabat t-taqāfa ad-diniyya. al-juzʔ al-awwal, 1994, pp. 226-227.

[4] AMANISS, Ali, *Dictionnaire Tamazight-Français (parlers du Maroc Cenral*), 2012.

[5] BENMANSOUR, Abdelouahab. *Qabāil Al Maghreb*. Tom I. Rabat : Imprimerie Royale, 1968.

[6] CAMPS, Gabriel, & CHAKER. Salem. « Anẓar ». *Encyclopédie berbère*, 1989, N°6, pp. 1-5

[7] CHAFIK,Mohamed. *Al-darija al-maġribiya majālu tawārudin bayna al-arabiya wa al-amaziġriy*a. Rabat : Publications de l'Académie marocaine, 1999.

[8] DUCLOS, Louis-Jean. « Note sur l'organisation judiciaire des Ait 'Atta dans la vallée de l'oued Dra ». Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, N°4, 1967, pp. 23-30.

[9] DROUIN, Jeannine. « Éléments de toponymie berbère dans l'Atlas marocain ». Nouvelle revue d'onomastique, 2003, N°41-42,. pp. 197-219.

[10] ELBAZINI, Abdelilah « Vers une interprétation culturelle de l'emprunt linguistique ». Revue Internationale du Chercheur, 2024, Volume 5, N°4, pp. 806-831.

[11] GRESLE, Françoise, & al, *Dictionnaire des Sciences Humaines, Sociologie et Anthropologie*. Paris : Nathan, 1994.

[12] HART DAVID, Montgomery, et al. « Ayt Atta ». *Encyclopédie berbère*, 1989, N° 7, pp. 1026-1032.

[13] HART, DAVID, Montgomery. « A customary law document from the Ait 'Atta of the Jbil Saghru». Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, 1966, N°1, pp. 91-112.

[14] IBN MANDHOUR. *Lisān al-Ɛarab*, 15 volumes. Beyrouth, 1955-1956.

[15] LAOUST, Emile. *Mots et choses berbères: notes de linguistique et d'ethnographie : dialectes du Maroc*. Rabat : Société marocaine d'édition, 1983.

[16] LAOUST, Emile, *Mots et choses berbères*. Paris : Augustin Challamel éditeur, 1920.

[17] LEFEBVRE, Augustin. « Langage, culture, transferts culturels et individus : vers une approche interdisciplinaire ». *Cahiers de la Nouvelle Europe [En ligne]*. 2016, pp. 1-15.

[18] RACHIK, Hassan. *Le Maroc rural : Dictionnaire socio-anthropologique : essai*. Casablanca : La Croisée des Chemins, 2022.

[19] RAMU, Hassan et al. « taḥawwulāt s-saqey bi wāḥāt draƐa al- awsat : intiqāl mina al-asalīb ilā a t-tiqniyāt al-ḥadīta ». *Revue Innovation et Dynamiques Territoriales*, 2023, N°2, pp. 4-18.

[20] SAPIR, Edward. *Le langage. Introduction à l'étude de la parole.* Traduction française de S. M. Guillemin. Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1921.

[21] SETITITOU, Abdellah. *Tārīx al-ijtimāƐi li qabāil Ayt Atta Ṣaḥra ilā nihāyat al-qaren tāsiƐ ƐaŠar*. Rabat : Institut Royal de la Culture Amazighe, 2011.

[22] SPILLMANN, George. *Les Aït Atta du Sahara et la pacification du Haut Dra*. Rabat : Dar Al Aman, 2016.

[23] TAIFI, Miloud. *Dictionnaire Tamazight-Français (Parlers du Maroc Central)*. Paris : Harmattan, 2004.

Annexe

Code de transcription

A.P.I ……Alphabet Utilisé

Consonnes :

p	p
b	b
m	m
f	f
v	v
Θ	ṯ
δ	ḏ
t	t
d	d
ʈ	ṭ
ɖ	ḍ
n	n
l	l
r	r
ɽ	ṛ
s	s
z	z
ʐ	ẓ
ʂ	Ṣ
ʃ	Š
ʒ	j
ɹ	Y
w	w
k	k
g	g
q	q
x	x
ɣ	ġ
ħ	ḥ
ʕ	Ɛ
ʔ	ʔ
h	h

Voyelles :

a) normales:

i : ……..	i
a : …….	a
u : …….	u

b) longues:

i : …….	ī
a : …….	ā
u : …….	ū
ə : …….	e